

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 41

Artikel: Mariage moderne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON OVRAI QUE L'ACCUTE

LE z'ovraî l'è tot quemet lè boubo à l'écoula : ein a dâi z'on et dâi z'altro, de cliâo que n'accutent pas cein qu'on l'âo dit et que fant tot de bêtsevet, et pu dâi z'altro que fant mê qu'on l'âo dit et que cein fâ plliési de lè vère dinse.

Robinet étâi justameint ion quemet clli que vo dio, adî conteint, adî dzoïâo et plliên de concheince quemet on bosset de Dézalâ l'è plliên de bon vin aprî veneindze. Va ! vo z'îte assurâi que Robinet, on pouâve comptâ dèssu, allâ pi ! L'étâi bin on bocon à la bouna, mâ cein lâi avâi pas gravâ d'ître amâ pertot iô allâve ein dzornâ.

L'arâi bin voliu trovâ iena de cliâo plliêce que lâi diant fixe po cein qu'on pâo lâi restâ tota sa via et mîmameint bien mé : à perpétuitâ. L'è dza on bet.

On coup, l'avâi vu su lè papâi que faillâi pè la gâra de Lozena on hommo po l'équipe. S'agessâi de taquenassî on bocon pè la gâra et lè z'einveron ; panâ lè raille de fè, doutâ la rouille, rebetâ dâi clliou, et dâi z'affère dinse. Robinet s'è peinsâ que cein lâi âodrâi bin, clli metî. Justameint lo syndico de la coumouna l'avâi z'on z'è dâo serviço avoué on précaut dâi tsemn de fè, que lâi diant *serre-frein*. Lo syndico lâi écrit onna balla lettra, sein faute, et pu onna senanna aprî, Robinet pouâve eintrâ.

L'è li que l'a ètâ conteint, cré nom dâi truffiè et que l'a voliu fère son devâi ô picolon.

Lo premiè dzor l'ant fè foutemassî on pou pertot po apreindre à lo cougnâitre. L'ant ètâ conteint, prâo su, et lo leindèman, on monsu qu'on lâi desâi *chef d'équipe* et que l'avâi onna carletta quemet lè majo, hormi que lâi avâi on mouî de galon, lâi fâ dinse :

— Dite vâi, Robinet, sède-vo betâ de l'ouïlio avoué onna buretta ?

— Oh ! crâio, qu'oi, que repond.

— Eh bin ! vaitcé onna bolliè qu'è pllinnâ d'ouïlio. Vo foudrà ein betâ dein clliâ buretta, et pu ein vessâ onna gotta dein clliâo crâiè qu'on lâi dit dâi z'aiguille, tot lo long dâi raille de fè. L'è on ovrâdzo que faut fère avoué menuec. Quemençî iquie et allâ de la part delé. Hardi, dépâ !

Robinet l'è parti avoué sa bolliè et sa buretta po clli l'ovrâdzo. On s'ein è pe rein mé inquêtâ, du qu'on pouâve comptâ su li.

Tot parâi quand la né l'è arrevâie et qu'on a tertsî Robinet, min de Robinet ! Nion ne l'avâi yu. Lo leindèman, rein de Robinet ! Que dâo diâbllio lâi ètâi-te arrevâ ?

Et quieinze dzo aprî, lo gros majo de la gâra de Lozena recevessâi onna lettra que sè desâi dinse :

Monsu lo chef d'équipe,

L'è betâ de Pouïlio pertot. Ein n'è pe rein mé. Vo faut m'ein reinvoyî. Su arrevâ à onna vela que l'è dè coite onna dépouâie d'igüie que tsi et que lâi diant Schaffhouse.

Robinet.

Marc à Louis.

SOUS LE CERISIER

LISE et Colin s'aimaient d'amour tendre, comme les deux pigeons du bon La Fontaine.

Les deux maisons étaient voisines et les parents vivaient dans l'intelligence la plus parfaite.

Lise et Colin savaient tout cela, et, un soir, en rentrant d'une danse qui avait eu lieu au village voisin, des baisers bien tendres avaient scellé de mutuels serments.

Cependant, on n'osait trop précipiter les choses de peur de voir trop tôt s'envoler dans les nues ces perspectives si douces, ces projets si heureux que l'on s'était faits. Le père de Lise était parfois d'humeur revêche, et s'il eût été au courant de leurs confidences, il aurait certainement trouvé que sa fille était bien jeune, qu'ils auraient bien le temps d'attendre et aurait sans doute traité d'enfantillage leurs amours.

On craignait donc d'en parler trop tôt aux parents et, pour éviter que quelque nuage ne vienne assombrir la sérénité de ce beau ciel, on convint de voiler cet amour aux yeux du monde; on résolut de s'aimer en secret.

Chaque soir, seulement, au crépuscule, Lise se rendait furtivement sous le vieux cerisier de la propriété voisine où l'attendait son Colin bien aimé. Et, la main dans la main, on se faisait de mutuelles caresses; on parlait d'avenir; leurs cœurs s'épanchaient.

Malheureusement, le cordonnier du village, à qui les allées et venues de nos amoureux avaient paru suspectes, résolut de les épier, et, un jour, il tint à son ouvrier la conversation suivante :

— Dis donc, Jean, il y en a deux qui ont tous les soirs un rendez-vous sous le gros cerisier du père Jacques et j'aimerais bien savoir ce qu'ils y viennent faire. Si tu veux aller ce soir écouter ce qu'ils disent, il y a deux francs pour toi ! Tu n'as qu'à grimper sur l'arbre et t'y cacher un peu, cela te sera bien facile.

— Bien ! bien ! patron, dit l'ouvrier, un bon gros type de la Savoie, j'irai ce soir.

Le soir venu, Jean était blotti sur le cerisier et nos deux amoureux ne se firent pas non plus attendre.

— Je t'aime, je t'adore ! disait Colin à Lise.
— Oh ! et moi donc, mon cher Colin; tu ne saurais croire combien je t'aime et combien tu m'es cher !

— Et comme nous allons être heureux ! disait Colin, lorsque, une fois mariés, nous aurons notre gentil petit ménage à nous tout seuls - plus tard une gentille petite famille, de charmants petits enfants qui viendront sauter et folâtrer sur nos genoux; oh ! comme nous les aimerons bien et comme nous les élèverons bien !

— Oui ! dit Lise rougissante ; oui ! nous les élèverons bien !... avec l'aide de Celui qui est là-haut... ajouta-t-elle, en levant la main au ciel.
L'ouvrier cordonnier pensant que ces dernières paroles étaient à son adresse, leur cria aussitôt du haut de l'arbre avec une voix formidable :

— Ah ! vous croyez peut-être que mon patron m'a envoyé ici pour élever et nourrir vos mîches avec deux francs!... Eh bien, vous vous trompez !

MARIAGE MODERNE.

ALLO ! allô !

— Allô !

— Mademoiselle, veuillez me mettre en communication avec M. Delaunay, commissionnaire en marchandises, à Lausanne.

— Bien, Monsieur.

— Allô !

— Vous êtes Monsieur Delaunay, de la maison Delaunay & Cie, ayant une succursale à Bâle ?

— Oui, Monsieur. Que désirez-vous de moi ?

— Je suis Félix Raymond, de la banque Raymond-Deschamps & Cie, à Bâle. Vous connaissez mon père ?

— De réputation, parfaitement. C'est un homme qui vaut neuf millions.

— Vous pouvez dire onze, d'après notre dernier inventaire. Vous connaissez aussi mon oncle, M. Lebanut, marchand de farines ?

— Je crois bien ! un négociant fort estimé.

— Oui. Malgré de grandes difficultés, il a réussi, en moins de quatre ans, à fonder un établissement de premier ordre qui dispose d'un crédit illimité. Je suis son seul héritier, Monsieur.

— Mes compliments. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

— C'était indispensable. Je devais me présenter à vous. Et maintenant que vous me connaissez, j'ai l'honneur, cher Monsieur, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Alice Delaunay, votre fille.

— Comment ! Une demande en mariage... par téléphone !

— Pourquoi pas ? Remarquez que j'ai mis des gants blancs. Par conséquent, tout est en règle. Vous ne pouvez pas les voir, mais je les ai. Pourquoi dans cette circonstance ne nous servions-nous pas des moyens de communication rapide que l'industrie met à notre disposition ? Vous habitez Lausanne, je demeure à Bâle. Un voyage me ferait perdre deux jours. Le temps, vous le savez, c'est de l'argent. Vous êtes trop un homme d'action, un homme de progrès, pour ne pas me comprendre.

— Sans doute... sans doute... J'avoue que tout d'abord, mais en y réfléchissant... Dans tous les cas, croyez bien que votre demande m'honore... Elle m'honore infiniment. Seulement vous admettez que je ne puis vous répondre sans avoir un peu consulté ma fille.

— Comment donc ! c'est trop juste.

— Elle doit être chez elle. Il y a un porte-voix qui va de mon cabinet à sa chambre. Je vais la siffler.

— Comme il vous plaira, cher Monsieur. Prenez votre temps. Je reste au téléphone.

— Allô !

— Allô !

— Vous êtes là, Monsieur Félix Raymond ?

— Oui. Mais quelle est cette voix si douce que j'entends ? Serait-ce par hasard ?...

— Vous ne vous trompez pas; c'est la mienne. Papa vient de me dire, Monsieur, que vous demandiez ma main. Alors, au lieu de lui répondre, j'ai voulu venir moi-même à l'appareil pour

causer avec vous. Il faut bien que nous nous connaissions avant de nous marier.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! Comment vous dépeindre l'ivresse de ce premier rendez-vous ?

— Ne dépeignez pas; cela nous prendrait trop de temps, on pourrait nous couper la communication. D'ailleurs, notre entretien a un but très sérieux. Je désire vous poser quelques questions... essentielles.

— Posez, mademoiselle; je suis à vos ordres.

— Papa est d'avis qu'en vous épousant je ferai une très bonne affaire, et qu'étant le fils de la maison Raymond-Deschamps & Cie, vous avez tout ce qu'il faut pour me rendre heureuse.

— C'est évident. Songez donc qu'à nous deux nous allons disposer de près de 100.000 francs de revenus.

— En effet. C'est rassurant. Mais il y a d'autres points qui me préoccupent. Vous allez penser que je suis une jeune fille un peu... ; je voudrais être certaine d'être aimée pour moi-même.

— Mais je vous aime, mademoiselle. En doutez-vous ?

— Dame, un peu, vous ne m'avez jamais vue.

— A notre époque, avec les progrès de la science, est-ce qu'on a besoin de se voir pour s'aimer ? On m'a montré votre photographie...

— Peuh ! cela ne me dit pas grand-chose.

— Pardon ! grâce au cinématographe, j'ai pu vous voir marchant, courant, jouer au tennis. J'ai constaté combien vous étiez gracieuse et comme vous aimiez à sourire en montrant les plus jolies dents du monde. Vous m'êtes apparue, également par projection, à D..., à l'heure du bain, au moment où vous sortiez de l'eau. J'ai admiré tout à mon aise...

— Passons là-dessus.

— Ça a été le coup de foudre ! Et je ne parle pas de votre jolie voix de soprano.

— Vous m'avez entendue chanter ?

— Mais oui. Votre tante, Mme Dubonnet, a un gramophone. Les disques 3 et 4 reproduisent deux romances que vous avez détaillées un soir avec un goût exquis. Je les ai fait bisser par l'appareil.

— Je vois, en effet, qu'à mon insu vous êtes arrivé à très bien me connaître. Mais moi, Monsieur, j'aurais besoin aussi de quelques renseignements sur vous.

Il faut que nos goûts soient les mêmes. Ainsi j'adore les exercices de sport...

— Moi aussi, mademoiselle.

— Serait-il indiscret de vous demander votre poids ?

— Mon poids ? Hier, j'ai mis mes deux sous dans l'automatique, et j'ai constaté 68 kilogrammes.

— C'est parfait. Moi je pèse 57. La question est importante, vous le comprenez; il est indispensable que nos deux poids s'équilibrent à peu près. Je ne vous demande pas si vous patinez ?

— Certainement, je patine. Je puis même dire que je suis un patin très remarqué.

— Nous pourrions alors faire un couple. C'est très gracieux le patinage à deux, à moins qu'il n'y ait une trop grande disproportion de taille. Dites-moi, Monsieur, combien mesurez-vous ?

— Un mètre soixante-cinq, mademoiselle. Est-ce trop pour vous plaire ?

— Non, c'est juste ce qu'il faut. Je pense aussi que vous êtes agile ? C'est indispensable pour le tennis que j'adore. Mais c'est un jeu qui demande du souffle, beaucoup de souffle. Possédez-vous des poumons solides ?

— Oui, mademoiselle. D'une façon générale, croyez bien que j'ai toutes les performances qu'on peut demander à un mari. D'ailleurs j'aurai l'honneur d'adresser à Monsieur votre père une épreuve photographique de ma personne obtenue à l'aide des rayons X. Il pourra s'assurer lui-même que j'ai le cœur bien placé et la charpente irréprochable.

— Décidément, Monsieur, je crois... il me semble... qu'en effet nous pourrions peut-être nous convenir. Papa vous répondra. Moi je me sauve.

— Allô !

— Allô !

— Je suis M. Delaunay et j'ai le plaisir de vous informer que votre demande en mariage est favorablement accueillie. Dans mes bras, mon gendre !

— Cher beau-père, que je suis heureux ! Entendez-vous, dans le téléphone, les battements précipités de mon cœur ?

— Je les entends.

— Vous me permettez de commencer ma cour aujourd'hui même... par correspondance. La machine à écrire que j'ai dans mon cabinet est excellente. Je puis tracer trois mots à la seconde.

— C'est merveilleux.

— Au jour fixé pour le mariage, j'arriverai à Bâle dans mon auto...

— Comme le prince Charmant.

— Vous l'avez dit.

— C'est plus pratique.

— Un dernier mot. Veuillez demander à mademoiselle Alice si elle ne préférerait pas que nous fissions notre voyage de noces en avion. Il paraît que c'est la grande mode.

— Je crois que ce serait un peu osé.

— Vous la rendez très heureuse.

— Alors, c'est entendu.

Une déclaration. — Au retour d'une soirée chez des amis :

Lui. — Pourquoi êtes-vous si tellement songeuse, mademoiselle ?

Elle. — Mais, je ne suis rien tant songeuse.

Lui. — Il y a pourtant une demi-heure que vous n'avez pas pipé le mot.

Elle. — C'est que je n'ai rien à dire. Quand on n'a rien à dire, on ne dit rien.

Lui. — Alors, c'est bien vrai: quand vous n'avez rien à dire, vous ne parlez pas ?

Elle. — Puisque je vous le dis.

Lui. — Voulez-vous être ma femme ?

Pénau de la Riponne.

FRATERNITÉ

PÉNAU reprit le chemin de la Riponne. Ses cheveux raides couvraient son front; et quand il voulait les écarter, ils se dressaient comme les pages d'un livre neuf et retombaient sur ses yeux.

Il n'avait pas fait vingt pas que quelqu'un lui frappa sur l'épaule:

— Hé, Pénau...

La voix était basse, presque confidentielle. Blanc — un copain — se tenait sur le bord du trottoir humide avec un air faussement désinvolte.

— Ecoute voir...

Pénau le regarda:

— Il faut que je te demande quelque chose; peux-tu me prêter dix sous ?...

Leurs deux regards se rencontrèrent. Et la seconde hésitation qui, dans une telle circonstance, frappe chaque homme disparut :

— C'est que...; charrette !...

Les dix sous, il les avait, bien sûr. Mais il n'avait que cela. Et dame, c'était dur de renoncer au « petit verre » qu'il s'était promis. Néanmoins, bon diable, il se dit qu'il les prêterait...

L'argent était dans la poche de son « brousse-tout ». A chacun de ses mouvements, Blanc, l'é-

piait, espérant qu'il les sortirait. Depuis des années, Pénau n'avait eu pareille importance. Un sourire accueillait chacune de ses paroles. On l'observait; on craignait qu'il n'oublât.

Il faudrait être un saint pour résister à la tentation de prolonger cette joie.

*

Il commençait à être tard.

Pénau fit mine de partir. Blanc devint pâle; il n'osait renouveler sa demande. Pénau affectait toujours de n'y plus penser. Subitement, il eut l'impression que l'autre avait compris son manège. Alors, pour détourner les soupçons il sortit sa pièce avec un geste hâtif et gauche:

— Nom de sort... j'oubliais.

Puis, il partit. Et quand il arriva devant le café de Lavaux, il passa très vite, tournant la tête et sifflant une vieille marche pour endormir son regret.

F. G.

LE COURRIER DE COLETTE



L'arrive parfois de mettre le nez dans des journaux d'Amérique. Pour cela, point n'est nécessaire de connaître l'espagnol, le portugais ou l'anglais. Le français suffit amplement, puisque c'est en cette langue que paraissent ordinairement les journaux du Canada. En voici un, par exemple, de Québec... pardon, de Montréal, la *Presse*. Il est d'un format imposant, un peu comme le *Temps* de Paris et le numéro que j'ai sous les yeux comporte huit pages, un peu moins que notre bonne *Feuille d'Avis*. Beaucoup d'illustrations et des articles très variés. Une rubrique nous a paru savoureuse: « La Courrier de Colette ». D'abord, Colette, c'est un joli nom, cela me rappelle un feuilleton de Jeanne Schultz, sauf erreur: « La Neuvaïne de Colette ». Je l'avais trouvé bien joli. Et puis, il y a Colette Yver, que je ne connais pas du tout, par exemple. La *Presse* de Montréal a une Colette dans ses bureaux, préposée aux renseignements. On peut tout lui demander, si l'on est du sexe féminin (je ne dis pas: le beau sexe, c'est trop vulgaire). Voici quelques échantillons des demandes et des réponses:

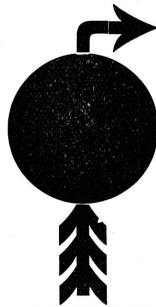
— Mon fils doit se marier en septembre (le journal est du 6 juillet) et nous ne connaissons pas encore les parents de sa fiancée; est-ce à nous à les recevoir ou si c'est à eux de nous inviter? — *Marceline d'Arvor*.

— C'est à vous à les recevoir d'abord.

— Quelle est la signification des noms: Julie, Anna, Ludger, Simone, Cécile, Germaine, Emile, Aurore, René et Victor ?

— Julie, cheveux bouclés; Anna, gracieuse; Ludger, fleuri; Simone, docile; Cécile, qui vient du ciel; Germaine, de noble descendance; Emile, rival; Aurore, le point du jour (oh! la! la!); René, converti; Victor, victor... non, vainqueur.

— Il y a un an, mon mari, après une journée et une nuit passées à boire et à s'amuser, me revint dans un état épouvantable. Sur mes reproches, il se jeta sur moi et me battit d'une façon cruelle. Depuis ce temps, poussé par sa famille, il n'a cessé de me maltraiter. Avant que nous vivions près des siens, nous faisons cependant bon ménage. Nous avons eu huit enfants, dont



Achetez

L'Almanach du „Conteur Vaudois“

pour 1931

Prix 60 centimes.

En vente chez les libraires, kiosques et marchands de journaux.

L'administration du Conteur vaudois l'expédie contre remboursement (port en sus).

